

Allocution du Maire, Herwart Loidl, à Ebensee le 12 mai 2012

67ième célébration de la libération du KZ

Très honorables invités.....

C'est un honneur pour moi de vous souhaiter, en tant que Maire de la commune d'Ebensee, une très cordiale bienvenue à la 67ième commémoration de la libération.

Je salue très particulièrement les survivants ici présents ainsi que leur parenté, mais aussi les représentants des libérateurs d'alors aussi bien que les délégations et députations des différentes nations.

Mon salut de bienvenue s'adresse aussi aux représentants de la vie publique et très particulièrement à l'allocutrice officielle d'aujourd'hui, la Présidente du Conseil national autrichien et Présidente du Fonds national de la République Autrichienne, Mag.^a Barbara Prammer.

Je considère ta visite, chère Barbara, comme une marque d'estime de la République démocratique autrichienne envers nos efforts à maintenir vivante la mémoire des faits advenus ici et à nous opposer fermement à des commencements!

Chers visiteurs!

Je vais commencer par une citation devenue célèbre:

Oui, je crains qu'un spectre ne circule en Europe. Le spectre, en effet, d'une droite extrémiste qui se fortifie à vue d'oeil et devient de plus en plus populaire dans les sociétés démocratiques des pays membres de l'Union Européenne. La politique dite du "bouc émissaire" fête glorieusement sa renaissance.

Pendant qu'aujourd'hui, maintenant et ici, sur le sol de l'ex-camp de concentration d'Ebensee, ce camp secondaire mal famé du système d'extermination nazi, nous honorons la mémoire de ceux qui furent privés de leur vie, de leur avenir, par les suiveurs consentants et les suppôts d'un régime criminel déshumanisé, des évolutions furtives deviennent visibles qui devraient nous rendre très vigilants.

Le spectre commence à montrer ses visages très différents:

même là où on ne l'aurait jamais supposé: dans des sociétés, des pays, desquels on pouvait croire qu'ils étaient immunisés contre toute forme de racisme, de misanthropie.

En tant que Maire d'une commune de Haute-Autriche, je ne veux pas me permettre de critiquer négativement des voisins européens, mais je pense bien pouvoir le faire avec mon propre pays.

Le développement d'une inquiétante poussée de droite soutenue par un vent arrière public et médiatique stimulé politiquement ne peut et ne doit pas devenir la norme, il ne suffit pas d'en prendre connaissance passivement!

Les valeurs humanitaires, l'éthique, la morale, l'humanité, l'empathie et la solidarité avec les plus faibles sont les piliers d'une société civile qui fonctionne. Nous devons nous mobiliser pour cela et lutter continuellement pour ces valeurs en argumentant et en essayant de convaincre.

L'Autriche a réussi en manoeuvrant à se sortir des ruines du siècle précédent, grâce à des tricheries historiques, j'ose dire auto-construites, et avec l'aide efficace de l'étranger, volontiers passée sous silence aujourd'hui, avec un sac à dos plein d'explications douteuses.

Ce pays n'a jamais été à la recherche de "son" temps perdu; la stratégie c'était plutôt: **re-pousser**. C'est-à-dire dans la direction où Erwin Ringel a

trouvé l'âme autrichienne.

C'est à dix-sept kilomètres d'ici seulement que l'Empereur de l'époque dicta à son Etat multiethnique que la guerre devait régner. Après la mort en masse aux fronts de la première guerre mondiale le système de démocratie d'Etat corporatif Dollfuß se transforma en coup de grâce et ouvrit presque sans résistance le passage à Hitler.

Après 1945 et des millions de morts on s'attribua tout bonnement le rôle bienvenu de victime, restant néanmoins devant les décombres de ce qu'on avait contribué à détruire, devant les crimes contre les "boucs émissaires": surtout contre le Judaïsme, contre ceux qui pensent autrement en politique, contre les romanichels et les tziganes, contre ceux qui sont incompatibles sexuellement, contre ce qu'on appelle une vie de moindre valeur. On se tenait devant des montagnes de cadavres!

La fréquentation de cet héritage sans gloire était et reste difficile et cela pendant des générations.

Mesdames et Messieurs,

8400 personnes d'origine et de nationalité les plus variées ont perdu la vie ici dans ce camp! Ils furent spoliés, assommés, tués, anéantis au moyen du travail dans le camp de travail nommé "Arbeitslager Zement".

Ils furent "écrasés", comme le dit Jean Améry. "On mourait en masse, sur le lieu de travail, à l'infirmerie, dans le Bunker, dans le block", dit Améry, et nous savons que c'est vrai. Donc ici aussi, dans ce lieu.

Je suis convaincu que c'est notre indubitable responsabilité, qui sera aussi celle des générations futures, de redonner au moins leur nom aux victimes, de conserver la mémoire de ces âmes éteintes et de rendre possible la commémoration de leur souvenir.

C'est pourquoi il est particulièrement significatif que le projet réalisé par le Musée d'histoire contemporaine d'Ebensee "Redonner leur nom aux victimes"

soit remis aujourd'hui au public par la Présidente du Conseil National, Mag.a Barbara Prammer, et atteigne ainsi sa véritable destination.

Je remercie tous ceux qui se sont engagés dans la réalisation de cette oeuvre impressionnante, en particulier l'architecte Kurt Ellmauer pour l'équipement et le transport, et, très expressément aussi, le directeur du Musée d'histoire contemporaine, Dr. Wolfgang Quatember. Un chaleureux

remerciement également à tous ceux qui contribuent cette année à la réussite de cette célébration commémorative à Ebensee.

Mesdames et Messieurs,

Je vous remercie pour votre attention et je fais appel à vous, en particulier aux jeunes, je vous invite à suivre l'exemple du Co-fondateur du jumelage des villes de Prato et Ebensee, l'inoubliable Roberto Castellani, c'est-à-dire de continuer à porter la culture de la mémoire sans haine mais avec confiance et réflexion!

Merci beaucoup!!!

EBENSEE - Allocution de Max Garcia pour la Célébration de la Libération le 12 mai 2012

Je suis ici aujourd'hui pour évoquer rétrospectivement la journée au cours de laquelle nous avons été libérés de la malédiction nazie et c'était exactement le 6 mai 1945. J'avais alors 20 ans. Nous avons été découverts par une unité de soldats américains, la "B Troop" de la 3ème "US Cavalry Reconnaissance Squadron", qui stationnait à Traunkirchen et avait l'ordre de trouver le KZ d'Ebensee.

Cet après-midi là, deux tanks et une jeep de la Compagnie "F" qui était stationnée à l'Hotel Post d'Ebensee reçurent l'ordre d'occuper le KZ d'Ebensee. Nous étions libres, n'avions toutefois pas le droit de sortir du camp.

Je suis ici aujourd'hui pour honorer ceux dont les dépouilles furent jetées de façon impie dans des fosses de chaux. Ces fosses avaient dû être creusées par des déportés sur l'ordre de l'administration SS du camp car le crématorium ne suffisait plus à éliminer les nombreux cadavres des prisonniers qui mouraient jour après jour.

Si je porte mon regard au-delà de vous tous sur les tableaux commémoratifs, je dois aussi honorer ceux qui par leur travail conséquent et dispendieux ont redonné leur nom aux "inconnus".

Dr. Wolfgang Quatember, toi et ton équipe, vous méritez notre sincère respect. Merci pour ce que vous avez accompli.

Je viens de San Francisco en Californie où je me suis construit une nouvelle vie après la guerre. J'ai épousé ma merveilleuse Pat, qui est malheureusement déjà décédée. J'ai construit avec elle un bureau d'architecture et en même temps nous avons fondé une famille avec trois magnifiques enfants. Ma plus jeune fille Michelle est ici aujourd'hui avec ses propres enfants, mes petites filles.

Mesdames et Messieurs, et en particulier les jeunes qui sont venus de différents pays européens, ce que je vais vous raconter aujourd'hui, vous l'avez peut-être déjà lu ou entendu, mais aujourd'hui vous l'entendrez de quelqu'un qui l'a effectivement vécu, y a survécu et a dû ensuite commencer une nouvelle vie.

Je suis un juif sepharade hollandais. Je ne vais pas vous raconter maintenant toute l'histoire de l'occupation de la Hollande car je pense que la majeure partie d'entre vous connaît cette partie de l'histoire. Il suffit que je vous dise que mes aïeux furent persécutés durant l'Inquisition. Je vais en revanche vous raconter ma propre histoire.

Ma plus jeune soeur, Sipporah, nous l'appelions tendrement "Sienie (en passant: combien de jeunes filles ont seize ans ici? Montrez-vous svp), venait de fêter son seizième anniversaire le 24 novembre 1942, quand quelques jours plus tard, elle fut ramassée par les nazis et emmenée au camp de transit Westerbork et déportée ensuite au KZ de Auschwitz-Birkenau.

Quand mes parents reçurent la nouvelle qu'ils ne reverraient plus jamais leur fille, ma mère essaya de se jeter par la fenêtre de notre appartement au deuxième étage. Mes parents furent assassinés, passés à la chambre à gaz dans le camp d'extermination de Sobibor en Pologne de l'est, le jour de l'anniversaire de ma mère. C'était le 16 juillet 1943.

Après la perte de ma soeur, mon père voulait que je me cache. Il trouva effectivement une place pour moi grâce aux organisations clandestines à Amsterdam. Je me cachai donc. J'avais 18 ans.

"Se cacher" voulait dire pour moi que je ne pouvais plus porter de chaussures, rien que des pantoufles, et que je ne pouvais pas passer près d'une fenêtre dans l'appartement. J'avais peu de liberté de mouvement. Je pouvais utiliser les toilettes et tirer la chasse. Cependant lorsque la femme de l'appartement dans lequel je me cachais allait faire les courses deux fois par jour, je ne pouvais pas tirer la chasse. N'oubliez pas: j'étais un adolescent. Une fois par semaine je prenais un bain dans la cuisine car je ne pouvais plus aller aux bains du voisinage. Je quittai l'appartement une seule fois pour aller voir un photographe qui faisait ma photo pour ma fausse carte d'identité.

Quand j'eus reçu ma carte d'identité la famille qui me logeait me bombardait de questions "Comment t'appelles-tu? Quand es-tu né?". On me réveillait en pleine nuit et la famille me taraudait de questions pour renforcer ma capacité de répondre dans des situations de désarroi et de bouleversement. Cela continuait comme ça. Je lisais assis. J'écoutais la radio, j'apprenais à jouer aux échecs.

A la fin ce fut mon tour et la police vint me chercher. Heureusement l'un des fils était à la maison et il entendit la voiture arriver. Il me dit de me cacher au grenier. Je restai donc caché derrière une grande fenêtre du grenier pendant plusieurs heures. Il faisait déjà nuit lorsque le fils vint me rechercher. Quand je descendis on me donna un sac avec quelques vêtements, mes faux-papiers et un peu d'argent. La dame de la maison me murmura encore à l'oreille l'adresse d'un endroit sûr. Cet endroit se trouvait dans le voisinage du quartier où j'avais grandi. Quand je sonnai là-bas, une voix d'homme demanda: "Es-tu le fils d'Elie?" A ma réponse "Oui" on me fit entrer.

Je lui dis que je savais où se trouvait la clé pour l'appartement de ma tante et que j'allais vivre là-bas à partir de maintenant. Je promis enfin de ne pas utiliser la cuisinière à gaz et de n'allumer aucune lumière. Malgré cela, après avoir vécu quelques jours là, quelqu'un qui habitait en face me dénonça.

Il toucha ses 25 florins et je fus conduit au quartier général de la police où je reçus mes premiers coups car je refusai de leur dire d'où venaient mes faux papiers d'identité. Je fus conduit au théâtre juif où je fus à nouveau interrogé et battu. Environ une semaine plus tard j'arrivai au camp de transit Westerbork où je fus chargé dans un wagon à bestiaux en direction d'Auschwitz. Cela ressemblait à un train de marchandises. Le wagon avait seulement un cuveau métallique dans lequel nous devions faire nos besoins.

Nous n'avions pas de papier WC et ne reçumes ni à manger ni à boire. Le voyage dura environ trois jours et trois nuits.

Je ne sais pas exactement combien de temps nous restâmes parqués ensemble dans les wagons, mais il était quatre heures et demie du matin quand toutes les portes furent ouvertes et nous vîmes un quai éclairé d'une lumière crue où beaucoup d'hommes en vêtements rayés couraient. Il y avait un grand remue-ménage et on entendait des chiens aboyer. Nous les hommes fûmes séparés des femmes. Les enfants restèrent avec leurs mères.

“Laissez vos bagages dans les wagons, on vous les apportera après. Mettez-vous en colonnes par cinq”, nous dirent-ils.

Au bout de mon rang il y avait une petite table derrière laquelle étaient assis des gens en uniforme allemand qui décidaient de notre destin en ce qu'ils désignaient du pouce la droite ou la gauche. Ceux qui furent choisis pour continuer à vivre furent conduits dans une baraque en bois de deux étages et l'on nous commanda de donner tous nos vêtements, sauf les chaussures et les ceintures. Tout fut jeté en tas dans un coin. Chacun de nous reçut une carte sur laquelle nous devions écrire nos nom, profession, date de naissance et notre adresse. Après cela on nous tatoua un numéro sur l'avant-bras gauche. Mon numéro était 139829.

Depuis l'âge de quatorze ans je rêvais de devenir architecte. Je savais que pour cela c'est important de bien s'y connaître en menuiserie et maçonnerie.

Aussi j'écrivis “menuisier” comme profession sur ma carte et n'y pensai plus.

Nous fûmes conduits, nus, dans les baraques d'épouillage où l'on nous rasa totalement. Nous courions sous les douches brûlantes en essayant d'éviter de nous faire brûler. Des co-déportés nous arrosèrent ensuite de Lysol sur tous les endroits du corps qui quelques heures avant étaient encore couverts de poils ou cheveux. Nous n'avions pas de serviettes et les pantalons et vestes que l'on nous donna servirent aussi à nous essuyer. Oh... oui, on nous avait aussi distribué une calotte.

J'ETAIS MAINTENANT DANS LE KZ D'AUSCHWITZ... un prisonnier, car je pouvais voir les tours de garde.

Après l'épouillage on nous conduisit dans un camp secondaire. KZ Buna. Il était composé de plusieurs grandes tentes dans lesquelles nous devions vivre. Le sol était couvert de paille sur laquelle des couvertures étaient étendues. Nous n'avions ni sous-vêtements ni chaussettes, ni brosse à dent, ni

dentifrice. Tout ce que nous possédions c'était nos souliers, nos ceintures et les choses qu'on nous avait distribuées. Après notre arrivée nous avons en outre reçu chacun une écuelle en métal et une cuillère. L'écuelle servait à recevoir le matin la louche de thé, à midi la louche de "soupe" et le soir le café. A la fin de la journée de travail nous recevions aussi un morceau de pain d'environ 10 cm de long sur 2 cm 1/2 d'épaisseur avec un morceau de margarine. Le dimanche nous recevions parfois aussi une tranche de fromage ou de saucisson mais alors sans margarine. Je fus affecté à une unité qui portait des briques de scories aux maçons, une dans chaque main. Les briques étaient très lourdes et le travail fatigant. Un soir je m'effondrai et je pleurai. Un compagnon déporté essaya lentement, très lentement, de rompre la barrière linguistique et de me consoler. L'essentiel de ce qu'il me disait c'était: "Imagine que tu tombes du ciel, tu n'as pas de parents, pas de patrie et tu es obligé de prendre tes propres décisions. Il faut que tu apprennes très vite l'allemand, le plus vite possible, car lorsque ton numéro sera appelé il faudra que tu répondes en allemand. Si tu ne le fais pas, tu seras battu. Tant que tu y es, essaye aussi de comprendre le polonais, car tous ceux qui ont quelque chose à dire ici sont polonais et quand ils appelleront ton numéro, si tu ne réponds pas, eux aussi te battront. Si tu peux accomplir ce dont je viens de te parler cela augmentera considérablement tes chances de survie ici. Et pour finir: Tiens toi à distance de tes camarades hollandais. Ils se plaignent trop et personne ne survivra longtemps ici s'il reste pessimiste."

Je l'écoutai très attentivement et essayai de suivre son conseil quand je pouvais. Une dizaine de jour plus tard au KZ Buna, je me blessai le majeur en trainant de lourds parpaings en béton. La blessure gonfla et commença à s'enflammer. Je demandai un secours médical qui me fut donné. Les Allemands avaient une peur incroyable des maladies contagieuses et quand ils virent mon doigt je fus aussitôt ramené au camp central d'Auschwitz et mis dans la baraque des maladies contagieuses où je restai jusqu'à ce que mon doigt fut guéri. Je ne fus pas renvoyé à Buna après ma guérison mais gardé au camp central.

CECI FUT LE PREMIER HASARD HEUREUX.

On m'attribua un bloc, une couchette et une unité (Kommando). Chaque matin nous étions réveillés à 4.30h pour nous disposer dehors par tous les temps et être comptés. Après cela nous pouvions disposer et certains d'entre nous étaient envoyés à la cuisine pour chercher le café ou le thé. Le seul avantage était qu'il s'agissait d'un breuvage chaud et que chacun en recevait une pleine louche. Après, c'était le nettoyage et nous devions laver les lavabos et nettoyer les toilettes. Il n'y avait ni serviettes ni papier à WC. L'eau était glacée. Juste derrière les lavabos il y avait deux rangées de toilettes ou plus exactement des bancs en bois avec des trous. La puanteur était insupportable. Une cloche sonnait ensuite et nous devions rallier le "Kommando". La fanfare des déportés commençait à jouer une marche et le "Kommando" passait l'entrée principale. Dès que nous avions dépassé le portail la musique s'arrêtait et nous commencions à nous mettre en colonne. Vous avez probablement déjà vu des photos de cette entrée principale sur laquelle il y a le slogan "Arbeit macht frei" (le travail rend libre). Nous passions cette entrée deux fois par jour.

Un soir de fin septembre 1943 mon numéro fut appelé et l'on me commanda de me présenter devant le dirigeant SS du travail qui était responsable de l'affectation des détenus aux différents Kommandos. Je fus affecté à la menuiserie qui, heureusement, était couverte et, en plus bien chaude

en raison des nombreuses machines. En hiver, de telles conditions de travail te sauvaient la vie. CECI FUT LE DEUXIEME HASARD HEUREUX.

En outre, il était défendu aux Kapos de nous interrompre au travail et défendu également aux soldats SS de nous maltraiter car nous étions une main-d'oeuvre importante. Dans la menuiserie nous travaillions avec des travailleurs civils que nous assistions. J'ai travaillé dans ce Kommando jusqu'au printemps 1944 car après je fus envoyé dans le Kommando des couvreurs. Cela signifiait pour moi que je devais aller chaque jour au KZ de Birkenau pour réparer les toits des baraques en bois.

Le premier hasard heureux fut donc l'infection de mon doigt qui finit par me conduire au KZ d'Auschwitz et dans le Kommando de la menuiserie. Il advint que le troisième hasard heureux fut d'être affecté au Kommando des couvreurs. Le printemps arriva et grâce au soleil je pus bientôt ôter ma veste et travailler au grand air. A nouveau il était interdit aux Kapos et aux SS de nous déranger pendant le travail.

Je n'avais pas la moindre idée, en remplissant ma fiche de renseignements personnels, que le mot "menuisier" aurait changé ma vie à ce point.

Comme je viens de le dire, nous, qui travaillions sur les toits, nous pouvions ôter nos vestes et profiter des rayons du soleil. J'eus malheureusement une

pleurésie et l'on m'envoya à l'hôpital pour être soigné. Le long procédé pour m'ôter le liquide du poumon utilisait une aiguille de 20 cm de long, bien entendu sans le soulagement d'une insensibilisation locale. Après avoir nettoyé ce premier côté il découvrirent que l'autre partie était infectée aussi et devait subir le même traitement. En tant que patient on était toujours soumis au processus de sélection d'un médecin SS qui, en conclusion, décidait de notre sort: continuer à vivre ou bien la chambre à gaz.

A l'hôpital je surmontai deux fois cette épreuve de sélection.

Lorsque je quittai l'hôpital je rentrai à mon bloc et en fin d'après-midi j'eus un très fort mal au ventre: Les quatre jours suivants j'allai donc à nouveau à l'hôpital où ils ne me donnèrent rien d'autre que deux aspirines et un congé du travail. A la fin, le lundi suivant j'étais de nouveau hospitalisé. Le médecin était un co-détenu. Il me regarda et dit: "Tu es encore là?" Il prit le téléphone en main et appela un médecin SS en disant: "J'ai ici un jeune juif qui présente depuis quatre jours et demi une inflammation aigue de l'appendice. Cela pourrait à chaque instant être trop tard. Que dois-je faire?" "amène-le dans la salle d'opération. J'arrive."

Je fus donc emmené à la salle d'opération, deshabillé et on m'anesthésia.

Je glissai aussitôt dans l'inconscience comme un bloc de glace.

La seule chose que je pouvais encore bouger c'était mes yeux et je regardai la lampe d'opération. J'entendis la porte s'ouvrir et je vis une paire de bottes noires pénétrer dans la pièce. Le médecin SS était donc là. Le médecin-détenu, qui avait fait le diagnostic, me raconta par la suite ce qui s'était passé. Il souleva la couverture de mon ventre et indiqua au médecin SS l'appendice enflammé. Il regarda bien tout et disparut. Le médecin SS n'avait encore jamais vu une inflammation de l'appendice au stade final et il voulait expertiser la mienne avec précision.

Lorsque je fus guéri je fus affecté au “service des paquets”. C'est là qu'arrivaient tous les paquets pour les détenus. Quand un détenu était encore en vie, on lui faisait avoir son paquet. Sinon, le paquet était ouvert, les denrées mangeables allaient à la cuisine et les autres objets restaient au service-paquets.

J'allai donc me présenter au Kapo du service des paquets et il me dit quel était exactement mon travail: je devais m'occuper du soldat SS qui avait ici sa propre niche de travail. Cela veut dire lui apporter tous les matins un café frais (préparé avec le contenu des paquets), cirer ses bottes et lui rendre la vie aussi agréable que possible. Je fus donc d'abord présenté aux soldats SS comme celui qui, à partir de maintenant, devrait s'occuper de tous leurs besoins.

Ce que j'appris très rapidement, c'était que ceux qui travaillaient au service des paquets étaient l'élite des déportés.

Deux semaines après mon affectation dans cette unité je déménageai de mon bloc pour une baraque dans laquelle il n'y avait que des 'déportés d'élite'. J'avais là une “pièce privée” avec une porte et un élément cuisine, une petite table et un lavabo. J'avais en outre un lit personnel avec couverture et matelas, le tout avec des housses. Dans cette baraque tous les détenus pouvaient prendre une douche à température réglable, ensemble, et utiliser des serviettes et vêtements de bain. Nous ne devions jamais nous présenter à l'appel du matin car l'aîné du bloc le faisait pour nous.

J'avais maintenant des chaussures, des chaussettes, des sous-vêtements et une tenue d'hiver spéciale réalisée par d'autres détenus. Comme l'hiver était à la porte je commandai un manteau en échange de nourriture que je pouvais détourner des paquets. Mes numéros, qui devaient être écrits sur chaque pièce vestimentaire, étaient reportés à la main.

L'affectation au service des paquets, avec tous les avantages que cela comportait, se révéla être le plus heureux de tous les hasards heureux: ce fut mon sauvetage!

J'ai travaillé au service des paquets pendant 13 ou 14 semaines environ. Pendant ce temps j'ai pu récupérer des forces physiques. J'avais dans l'ensemble meilleur aspect que quand j'étais arrivé au KZ d'Auschwitz fin août 1943.

Le dimanche matin 18 janvier 1943 l'entière communauté des détenus, sauf les malades, fut convoquée sur la place d'appel. On nous communiqua que nous quitterions le camp à une heure de l'après-midi et que nous devions nous préparer au départ. Nous, du service des paquets, pûmes emporter quelque nourriture et des vêtements chauds pour le voyage. Il avait déjà neigé et tous les chemins et routes étaient recouverts d'une épaisse couche de neige.

Pour arriver à Gleiwitz, une gare de triage en Pologne, il nous fallut trois jours et trois nuits. Ce fut ma première “marche de la mort”. Beaucoup d'entre nous moururent sur ce chemin; certains furent fusillés car ils traînaient trop derrière le groupe. Je pense que nous fîmes une halte de un ou deux jours avant d'être chargés dans des wagons à bestiaux ouverts et pleins de neige. Le voyage en train dura 11 jours jusqu'à ce que nous arrivions à la gare de Mauthausen, en Autriche. (j'ai appris plus tard par un historien autrichien qu'environ 10% seulement des détenus avait survécu à ce voyage en train). Des soldats SS nous attendaient déjà et nous firent grimper la colline jusqu'au KZ de Mauthausen. Quand nous arrivâmes au camp il fallut se mettre en rang et l'on nous donna de nouveaux numéros de détenus. Au KZ de Mauthausen nous ne fûmes pas tatoués. Nous reçûmes une

petite plaquette en métal avec le numéro gravé et nous devions la porter au poignet gauche ou autour du cou.

Alors que nous étions là en rangs, je reçus les plus terribles coups de ma vie d'un détenu avec un triangle vert qui me criait après: "Ici tu ne seras pas dans l'élite!" C'était si terrible que j'en eus une commotion cérébrale et je ne me souviens pas très bien, peut-être pour cette raison, du KZ de Mauthausen. Ce dont je me souviens, c'est qu'on me donna des vêtements et qu'après je dus rester une semaine au grand air: j'étais en "quarantaine". C'était, d'après les compte-rendus, un des hivers les plus froids en Autriche. Ceux qui survécurent aussi à ces tortures furent entassés dans des camions et transporté au KZ Melk sur le Danube.

Nous travaillâmes là dans la montagne pour creuser des tunnels dans lesquels construire des usines souterraines. Nous travaillâmes dans ces tunnels jusqu'à la première semaine d'avril 1945, après quoi il nous fallut reprendre la marche pour descendre de la colline (quand je parle de marcher, je veux dire que nous nous trainions car nous n'avions plus aucune force pour marcher). Nous fûmes à nouveau entassés dans des wagons et l'on nous conduisit plus loin, à Linz, où à la sortie nous reçûmes une miche de pain (si on peut l'appeler comme ça). Ce que nous avions maintenant devant nous, c'était ma deuxième "marche de la mort". Elle dura 6 longs jours et nuits épuisants, minant les dernières forces des détenus, vers Gmunden, à la fin le long du Traunsee et enfin jusqu'au KZ de Ebensee, un KZ secondaire de Mauthausen.

Le KZ d'Ebensee avait été construit en 1943 et conçu à l'origine pour 6.000 détenus environ. Au moment de la libération (6 mai 1945) il contenait environ entre 16.000 et 18.000 prisonniers. La plus grande partie des occupants provenaient de camps de l'Europe de l'Est.

La vie dans le KZ d'Ebensee pendant les trois dernières semaines de la deuxième guerre mondiale était brutale, c'est le moins que l'on puisse dire.

Le samedi 5 mai 1945 toute la communauté des détenus (ceux qui pouvaient encore se tenir debout et se déplacer) reçut l'ordre de se rassembler sur la place d'appel où la brigade SS du KZ d'Ebensee était déjà en place: les officiers debout derrière le commandant du camp et les soldats SS avaient cerné la place d'appel et étaient tous armés d'une mitraillette.

Le commandant nous donna l'ordre d'aller dans les tunnels car les Américains approchaient et les SS les auraient combattus jusqu'à la fin. Les détenus rassemblés commencèrent à grommeler de plus en plus fort: "Non, nous n'y allons pas!" Le commandant était choqué et la foule était de plus en plus bruyante. Les officiers n'avaient jamais vu les détenus aussi unis qui leur disaient en quelque sorte: "Allez au diable!". Déconcertés et impuissants, les officiers quittèrent peu à peu le camp avec les soldats SS. Ce jour-là nous n'allâmes pas travailler mais restâmes au camp. Le jour suivant il n'y avait aucune garde SS sur les tours ou ailleurs. Nous sûmes bientôt que l'ensemble des SS s'étaient enfuis pendant la nuit. Ils avaient même abandonné leurs uniformes et mis des vêtements civils.

Dès que le comité secret des détenus du KZ Ebensee appris la fuite des SS, ils arrêtaient le courant qui électrifiait la clôture entourant tout le camp. Nous étions libres mais pas encore libérés.

Le dimanche 6 mai 1945 à 10 h du matin une unité des "B Troops" reçut l'ordre de chercher le KZ d'Ebensee. Peu avant 11 h, le commandant des troupes annonça au capitaine que le camp avait été trouvé.

NOUS AVIONS ETE TROUVES

A deux heures de cet après-midi là deux tanks et une jeep officiels occupèrent le camp. Nous étions enfin libérés, mais il ne nous était pas permis pour autant de quitter le camp.

Une semaine plus tard exactement, le 13 mai 1945, toute la population d'Ebensee (ainsi que les enfants) reçut l'ordre de venir dans le camp pour voir de leurs propres yeux les situations atroces. Les femmes et les jeunes filles d'Ebensee durent ensuite nettoyer et ranger les baraques. Les officiers médecins de l'armée américaine commandèrent aux hommes d'Ebensee de transporter les cadavres aux tombes qui avaient été creusées le long du fleuve Traun et qui tenaient lieu de cimetière.

“A partir de maintenant, la population d'Ebensee doit toujours se rappeler de ce qui s'est passé dans sa commune”, commanda le général Georg S. Patton, Jr.

Depuis lors je suis un homme libre.

Mais je veux quand même vous dire que j'aime votre pays avec son magnifique paysage. Je viens souvent en visite en Autriche car j'ai beaucoup d'amis ici. Cependant, ou peut-être justement pour cette raison je ne peux pas ignorer que l'Autriche a partagé la culpabilité des actions nazies qui ont conduit à ce chapitre abominable de l'histoire européenne.

C'est ce qui me force à vous dire:

NE SUIVEZ PAS AVEUGLEMENT DES PENSEURS FANATIQUES QUI ATTISENT VOS PEURS ET PROMETTENT LE BLEU DU CIEL

Ici se termine mon voyage dans le monde nazi et ses leçons que j'ai apprises en cours de route. Malgré tous nos efforts, la chance joue finalement un grand rôle. Retirez des avantages des possibilités qui se présentent à vous car cela vous permet d'avancer.

Si vos grands-parents vivent encore, demandez-leur comment était la vie sous le régime nazi, vous serez surpris par ce qu'ils vous raconteront.

Quand j'étais jeune et que je vivais à Amsterdam, mon père tenait à ce que j'apprenne l'anglais. Je lui en voulais d'intervenir dans ma vie, mais j'appris quand même un peu d'anglais. Et quand finalement les tanks entrèrent dans le KZ d'Ebensee, je regardai en l'air et je vis sur le premier tank un jeune soldat (Sergeant Bob Persinger, comme je l'appris ensuite) qui sortit un paquet de cigarettes de sa veste, un paquet tout blanc avec un cercle rouge au milieu; je reconnus de suite la marque, je tentai ma chance et lui criai:

"Il y a bien longtemps que je n'ai pas fumé une Lucky Strike!". Il me regarda surpris du haut du tank et demanda: "Tu parles anglais?". J'osai répondre "Oui." Il saisit ma main et souleva mes 40 kg à peine vers lui sur le tank.

A partir de là j'étais sous la protection de l'armée des Etats-Unis. J'étais en sécurité et chez moi dans un pays prêt à demander mon aide dans la recherche des crimes nazis et qui m'a soutenu pour émigrer aux Etats-Unis et commencer là-bas ma nouvelle vie.

Merci pour votre attention.

Daniel SIMON (président de l'Amicale française de Mauthausen)

Nous sommes nombreux ici qui avons avec ce lieu un attachement personnel. Les anciens détenus du camp d'Ebensee, naturellement – mais aussi, tous ceux, dont je suis, qui retrouvent ici, par-delà la mort, des figures aimées. Cette relation résiste à l'œuvre du temps – des visages, des voix, des récits, dispersés sur plus d'un demi-siècle, nous accueillent au creux de ces montagnes.

Du camp proprement dit, rien d'autre ne subsiste que l'arc de la porte, là-bas entre les maisons. En cet endroit même où nous sommes, qui en était l'autre extrémité, les gestes accomplis après la défaite des nazis marquèrent le territoire de la mémoire par une fosse commune – qui fait écho aux amoncellements de cadavres anonymes dont les images nous obsèdent. Puis furent dressées des stèles nationales : ce classement des identités par pays fut, jusqu'à cette année 2012, sur le site de l'ancien camp, l'unique protestation contre l'anonymat de la mort de masse. En effet, ceux qui furent détenus ici venaient de toute l'Europe occupée par les armées allemandes.

Les nazis étaient obsédés par l'étiquetage et le classement de leurs ennemis – mais les morts, ils les traitaient comme matière organique indifférenciée et encore exploitable.

La civilisation se construit à l'inverse : par l'indifférenciation des vivants, autrement dit par l'affirmation de l'égale dignité de chacun. De même, l'humanité se signale en ceci que, toujours et partout, elle respecte ses morts et en conserve le portrait et le nom.

Il nous importe beaucoup, en effet, que chacun des morts du camp retrouve aujourd'hui son identité. Il y a beaucoup de raisons de se féliciter de la belle initiative de ce mur des noms qui désormais clôture la face nord-ouest de cette nécropole. J'en mentionnerai quatre.

D'abord, la conscience peine à se représenter les grands nombres, comme il nous est difficile de concevoir le cosmopolitisme de la société concentrationnaire : parcourant du regard cette masse impressionnante de patronymes, nous accédons aujourd'hui à une perception tangible plus juste et plus oppressante de l'hécatombe, nous faisons face à la fois à la masse

des victimes et à la nécessité d'individualiser et quantifier les assassinats qui furent commis ici.

En deuxième lieu, tous ceux qui jusqu'ici ont eu affaire avec le souvenir de ce camp l'ont appréhendé en particulier par le témoignage des survivants. Or une remarque de Primo Levi depuis longtemps interfère pour moi avec leur parole : celui, écrit-il, qui a vu la Gorgone, celui qui dans les camps a vécu le pire, celui-là n'en est pas revenu pour en témoigner. Aujourd'hui, pour la première fois, les morts d'Ebensee me font face, et ce que je savais s'alourdit du poids de leurs noms.

Le troisième message que délivre la liste des morts vise, par-delà le savoir que des personnes comme moi ont pu construire, les générations qui viendront plus tard, lorsque les anciens déportés ne guideront plus jusqu'ici les chercheurs de traces, lorsque même les visiteurs hantés par la rumeur persistante de ce passé terrible mais n'ayant jamais côtoyé les rescapés ni éprouvé in vivo la force de leur parole, tomberont ici sur le livre des morts, seront embarqués dans sa lecture, qui reconstruit le tissu de notre humanité, atteste la proximité des vivants et des morts. Ils auront sous les yeux la pyramide des victimes de ce qu'un négationnisme insidieux désigne vaguement comme des « camps de travail forcé », en omettant que la mort en était la logique de fonctionnement : le paysage bucolique de cette vallée en sera moins trompeur.

La quatrième fonction de ce mur est une expérience de la sensibilité, dont nos associations de mémoire pratiquent l'injonction impérieuse. Permettez-moi de faire état des gestes que l'Amicale française a mis en œuvre à trois reprises : en 1949, en enfermant dans le cœur doré qui surplombe la colonne de granit du monument français de Mauthausen les noms de tous les morts français du camp ; en 1995, lorsque notre délégation, à la nuit tombante à Mauthausen, a fiché dans la terre du camp des malades des centaines de piquets dont l'ensemble portait les noms de tous les détenus français morts au Revier de Mauthausen ; en 2000, la nuit étant tombée sur Hartheim, lorsque nos voix ont appelé les noms des 432 détenus français gazés au château. Pour ces morts sans sépulture, nous avons ainsi rétabli avec retard le rite funéraire, réparé symboliquement ce crime nazi majeur : l'avoir interdit et aboli. J'évoquerai encore l'aventure de ce jeune Français dont le grand-père espagnol, détenu à Mauthausen et encore vivant à la libération du camp, n'en était pourtant jamais revenu : son petit-fils, engageant une folle enquête de plusieurs années pour retrouver sa trace, finit par apprendre qu'il est mort avant son retour en France, puis qu'il repose dans une fosse commune du cimetière de Linz. Il réussit à faire admettre son impérieux besoin d'en identifier les restes et conduit finalement la cérémonie de sa réinhumation dans un modeste cimetière de France, en novembre 2010... Appartenir à l'humanité, c'est honorer les morts.

Je conclurai pourtant en pensant aux vivants : à tous les hommes qui subirent le camp d'Ebensee et, contre toute vraisemblance, y survécurent. Primo Levi ne me détourne pas de la certitude que partagent ceux qui ont approché d'une manière ou d'une autre la connaissance des camps : c'est un séjour dont ceux qui en réchappèrent furent leur vie

durant des « revenants », pour reprendre le mot que préférait Jorge Semprun pour dire ce sentiment d'avoir, non pas échappé à la mort, mais d'avoir été traversé et oublié par elle. Un mur des noms s'offre au visiteur, en France, dans la ville de Compiègne, sur le site du camp d'internement dont la majorité des déportés français partit dans de sinistres convois ferroviaires vers les camps de concentration nazis, en particulier Mauthausen, et donc Ebensee. Le mur à Compiègne retient les noms des 43553 hommes et femmes qui partirent, et dont tous ne trouvèrent pas la mort dans les camps. J'exprime le vœu qu'un jour le visiteur du mémorial de Mauthausen soit accueilli par la liste démesurée des quelque deux cent mille hommes et quelques milliers de femmes que des trains venant de toute l'Europe conduisirent jusqu'à la gare et qui gravirent le chemin jusqu'à la forteresse. Aussi longue et sinistre qu'elle soit, la liste des morts ne dit que la face muette du crime ; il nous faut encore l'alourdir de l'expérience de la proximité de la mort, à tous les instants, que firent ceux qui survécurent et qu'ils ont portée parmi nous comme l'absolue solitude des revenants d'outre-tombe.

Daniel SIMON

Allocution de Amos Jeger, Beer Sheva, Israel (12 mai 2012 à Ebensee)

Chers survivants, chers parents et amis,

Madame la Présidente Prammer,

Monsieur le Maire,

Dr. Quatember,

Mesdames et Messieurs!

Mon nom est Amos Jeger. Je vis en Israel.

Avant que l'holocauste ne devienne peut-être un autre chapitre oublié et dans certains cas même renié de l'histoire, je voudrais vous raconter brièvement ce qu'a été l'histoire de mon père de mai 1944 au 6 mai 1945. Dix ans avant ma naissance, il y a 67 ans exactement, mon père Joseph Jeger a été libéré ici à Ebensee par l'armée américaine. Au moment de sa libération il n'avait pas encore 16 ans. Il a été soigné ici dans un hôpital provisoire, il était presque mort de faim et complètement épuisé. Le jour d'après il a été examiné par un médecin américain qui nota par écrit: Taille 1,80m, Poids: 29 kg.

Mais mon père était encore en vie.

Son frère, Zoltan Jeger, donc mon oncle que je n'ai jamais pu connaître, était avec lui à l'infirmierie du KZ d'Ebensee. Il est mort un jour avant l'arrivée des soldats américains.

Zoltan avait 20 ans et est enterré ici derrière moi.

Pendant des années mon père a refusé de parler de ses expériences pendant l'holocauste. C'est seulement peu d'années avant sa mort en 1992 qu'il s'ouvrit un peu et me raconta quelques évènements de ces jours sombres.

En mai 1944, un mois avant ses 15 ans il fut arrêté avec sa famille, ses parents Jakob et Ida, ses deux soeurs aînées, Elisabeth et Lili, et son frère Zoltan. Ils furent déportés à Auschwitz avec la plus grande partie des Juifs hongrois. Le Dr. Mengele devait les attendre à l'arrivée et sans tarder il condamna à mort les parents de mon père, c'est-à-dire mes grands-parents. Ils avaient une cinquantaine d'années lorsqu'ils furent assassinés dans les chambres à gaz.

Mes tantes, Lili et Elisabeth, avaient vingt ans environ; elles furent emmenées en Allemagne aux travaux forcés dans une usine d'avions. Elles ont survécu aux humiliations et à la faim. Par la suite elles émigrèrent en Israël et fondèrent de nouvelles familles.

Mon père, qui paraissait grand et fort pour son âge, fut intégré au camp d'Auschwitz avec son frère. Deux mois plus tard ils furent tous deux transférés dans un camp extérieur de Groß-Rosen. Ils devaient travailler dans des galeries souterraines prévues pour cacher et protéger les installations militaires des attaques alliées. Mon père était dans une unité qui devait poser des rails pour pouvoir transporter les pierres extraites de la montagne.

Fin février 1945, pendant un hiver très froid, mon père et son frère furent conduits en Autriche après un très long voyage. Ils durent marcher une grande partie de la distance et le reste dans des wagons à bétail ouverts.

Pendant le voyage il eut à souffrir de graves gelures. A la fin de ce terrible parcours mon père et son frère arrivèrent à Ebensee où ils furent aussitôt intégrés au travail. Comme vous savez, ici aussi les prisonniers devaient travailler à la construction de tunnels pour protéger des bombardements le matériel d'armement. Comme précédemment mon père fut chargé de poser des rails.

Les conditions étaient très dures. Etre juif dans un camp de concentration rendait la situation encore plus difficile.

L'état physique de mon père et de son frère empirèrent et ils ne furent plus en mesure d'aller au travail. Ils furent conduits à l'infirmerie où ils n'avaient qu'un lit de camp pour deux. Mon oncle, dont l'état était pire couchait sur le lit et mon père en dessous. Les vitres des fenêtres de la baraque étaient cassées et il faisait froid en permanence. Le seul remède à disposition était une pommade pour la peau.

Les évènements des derniers jours du camp dont mon père m'a parlé sont très émouvants. Mon père m'a parlé des prisonniers tchèques qui ont sauvé les Juifs de l'assassinat dans les tunnels. Une fois tous les prisonniers entrés

dans les tunnels, on devait faire sauter les entrées. Les Tchèques, ainsi disait mon père, avaient eu vent de ce plan et prévinrent les autres prisonniers qui refusèrent ensuite de rentrer dans les tunnels. Les prisonniers tchèques furent une étoile lumineuse dans l'obscurité de l'enfer.

Mon oncle mourut d'épuisement le 5 mai 1945. Le jour suivant les soldats américains prirent en charge le corps de mon oncle. Sa dépouille repose ici sous cette terre accablée. Si les Américains étaient arrivés un jour plus tard, mon père serait probablement inhumé ici à côté de son frère et je ne serais pas ici en train de vous parler.

Après sa libération mon père fut soigné par les médecins américains. Lorsqu'il eut à peu près récupéré des forces il essaya de rentrer chez lui le plus vite possible. Il avait 16 ans. Il termina le lycée et étudia le piano à l'académie de musique. C'est aussi là qu'il rencontra ma mère. Une fois je lui ai demandé: Pourquoi as-tu survécu alors qu'autour de toi tant de personnes mouraient?

Sa réponse fut simple: "Deux choses influençaient la survie: la chance et l'équilibre budgétaire des forces. Chaque jour où tu n'étais pas fusillé ni tombé malade était un jour heureux."

Et que voulais-tu dire avec "l'équilibre budgétaire des forces?" demandai-je. "Quand le travail demandait moins d'énergie que ce que tu recevais dans la nourriture, tu pouvais alors survivre." Mais en réalité l'équilibre d'énergie était négatif car son poids n'était plus que de 29 kg. C'est pourquoi il survécut seulement par chance.

Malgré tout ce qu'il a traversé, mon père ne haïssait pas les Allemands. "Aujourd'hui c'est une nouvelle génération et nous ne devons pas les accuser des actions de leurs pères. Mais les Juifs doivent prendre garde qu'il n'y ait pas un autre holocauste car l'antisémitisme existe toujours dans le monde. Il m'a éduqué selon le principe de respecter tous les êtres humains sans regarder la provenance et la religion. Je suis reconnaissant à mes parents de m'avoir emmené en Israel étant enfant. J'ai ainsi pu grandir dans un pays libre, démocratique et indépendant, dans la patrie d'origine des Juifs. D'un côté Israel est la patrie de tous les Juifs du monde et d'un autre côté elle offre la paix à toutes les minorités vivant ici. C'est un pays qui se développe vers la force et la modernité. Israel est au Proche-Orient une petite île de démocratie qui offre à tous les citoyens la liberté, le bien-être économique et des standards élevés en science, art et culture. Le plus important est cependant que nous sommes toujours engagés pour la paix. Malheureusement cette île est entourée de quelques voisins qui veulent

exterminer Israel. Personne ne s'est occupé à l'époque de ce qui arrivait aux Juifs. Les alliés ne voulurent pas bombarder une seule fois le parcours ferroviaire pour Auschwitz.

Personne excepté la Suède ne permit aux réfugiés juifs d'entrer dans leur pays, y compris les USA et la Suisse.

L'existence d'un Etat d'Israel fort, comme nous l'avons aujourd'hui, est l'unique garantie pour les Juifs de ne jamais plus devoir souffrir d'un holocauste. Si Israel avait existé à l'époque du nazisme et s'il avait été aussi fort qu'aujourd'hui, il aurait été possible d'empêcher l'holocauste.

La nouvelle génération, qu'entre autres mon père a contribué à éduquer, vit heureuse et couronnée de succès dans sa patrie historique. C'est sa victoire personnelle sur Hitler et son plan d'exterminer tous les Juifs.

Mesdames et Messieurs. Je vous adresse une prière. Cette célébration est très importante pour nous rappeler que l'holocauste n'a pas été un chapitre quelconque de l'histoire. La célébration aide à donner un visage à l'holocauste et à nous relier aux personnes qui ont survécu ou bien qui sont

inhumées ici. Je vous prie de continuer à encourager la deuxième et troisième générations de survivants et les suivantes à revenir chaque année ici.

Jamais plus.

Merci beaucoup.